

L'incidence déterminante de la critique dans le développement de la connaissance et l'épistémologie qui l'anime

Jean-Guy Lacroix

Ce texte veut **d'abord** souligner le rôle déterminant de la pensée critique et de la critique comme telle, dans la production, le progrès et le développement de la connaissance (points 1, 2 et 3). Il précise **ensuite** (points 4 et 5) que la pensée critique est encore plus cruciale dans l'actuel contexte de globalisation mondialisée de toutes les activités humaines, contexte où l'humain, le vivant et la nature entière sont confrontés à des enjeux de portée existentielle inédite dans l'histoire de l'humanité, et où la communication et les études sur la communication et l'information jouent un rôle primordial. **Finalement**, il met l'accent sur la conséquence dialectique de l'abandon et de la négligence (dégradation) de la critique sur les activités de production et de développement de la connaissance.

1. La critique et l'épistémologie

1.1 La critique : un refus, une négation et surtout un dépassement des obstacles épistémologiques

Le quotidien, le verbal journalier et familier, le sens commun, sont autant d'obstacles épistémologiques qui bloquent l'appropriation réelle par le sujet pensant (savoir) du monde et de l'existence humaine. Mais ces obstacles épistémologiques viennent aussi de la science elle-même, des idées nouvelles qui finissent par être acceptées, pour ensuite être faites vérités, puis enfin consacrées. Toutefois, ces « vérités » consacrées finissent, à des degrés divers, par voiler l'horizon du possible ou, pire, du nécessaire. Cependant, le voile des certitudes quotidiennes autant que scientifiques qui cache et obstrue le passage vers l'advenir est toujours tôt ou tard déchiré par la critique. Il y a toujours coupure, rupture et avancée dans le devenir.

Ces refus, ces non-s comme Gaston sur les a nommés (1966, p. 135-145), qui rejettent ce qui bloque, sont de fait également et surtout des oui-s à d'autres choses, des ouvertures à des possibilités, voire la nécessité d'être autres, parce qu'il y a autre chose. Il importe donc de saisir que le non participe de la rupture épistémologique et qu'en cela il ouvre sur autre chose et sur l'être autre.

1.2 Critique et rupture épistémologique

Le concret pensé (la notion) et la totalité pensée (le concept) sont des produits de l'acte de concevoir, de l'élaboration des perceptions et des représentations en concepts, puis en théories.

C'est par ces produits de la raison et de la conscience, que l'humain s'approprie le monde et l'existence. Ainsi, la recherche scientifique s'organise essentiellement autour d'objets construits (concepts et théories) dont la fonction principale est de faire surgir du doute, de la contradiction, de l'incohérence : une cohérence raisonnée, valable et capable de prendre place dans la panoplie des instruments de pensée acceptés, utilisés et/ou consacrés, ou d'en remplacer un ou même plusieurs. À cet égard, la relecture de l'ouvrage *Le métier de sociologue* est fort stimulante (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968, p. 54-59). La raison d'être de toute cette activité, de cette effervescence, est donc de conduire à ce qu'il y a de plus difficile dans le travail de développement/production de la connaissance : construire l'objet nouveau, la connaissance nouvelle.

Par conséquent, la théorie scientifique progresse fondamentalement par la critique, la connaissance raisonnée et cohérente admise, reconnue, valorisée, étant le produit de la raison polémique (Bachelard, 1966, p. 139). Dans la recherche de la connaissance nouvelle, on ne saurait donc faire l'économie du travail de critique (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968, p. 209-210).

Mais il y a plus. Pour être, la critique doit être poussée à son point de radicalité, c'est-à-dire au concept autre que celui qui est critiqué, donc à l'invention et à la création. Elle doit conduire à une théorie autre, nouvelle, c'est-à-dire produire la rupture qui l'amène au niveau dialectique de l'épistémologie, s'opposer, contredire, remplacer le mode de penser le rapport au monde et à l'existence de l'humain. Autrement, la critique demeure inachevée, elle ne conduit qu'à une position qui ne fait que diverger de et équivaut à ce qu'elle prétend contester. Alors, elle ne dérange peu ou en rien l'établi et le consacré comme vérité. Alors, elle est inadéquate au regard de l'être de la critique, qui est de conduire à une totalité, à un objet autre. Alors, elle est inutile. Pire, elle est fausse critique, non seulement parce qu'elle n'en est pas vraiment une, mais surtout

parce qu'elle se limite à n'être qu'une critique aliénée et aliénante qui, comme ce à quoi elle prétend s'opposer, voile la possible rupture et l'autre possible, qui ne surgissent qu'au bout de la vraie critique. Ainsi, directement ou indirectement elle est, elle aussi, utile à la gestion de l'ordre établi œuvrant à la reproduction du rapport social tel qu'il est présentement.

1.3 La critique : du doute et du refus à la hiérarchie des actes épistémologiques

La critique puise son origine dans le doute et dans la sensation (perception/conception) que quelque chose ne va pas dans l'appréhension/conception de la réalité. C'est le moment de l'insatisfaction que le sujet pensant finit par ressentir devant des/les obstacles épistémologiques. Alors, il se met à raisonner dialectiquement : il y a opposition, puis déconstruction/reconstruction et, finalement, remplacement.

Le sentiment de manque, d'insatisfaction et de gêne active et avise l'esprit et la conscience. Il les lance sur le sentier de la chasse à quelque chose d'autre, à la saisie d'une ou d'autres possible/s, d'une connaissance autre, nouvelle. C'est déjà le désir et le besoin de concrétiser (construire) une possibilité (d'être) autre, bref d'un dépassement. La critique s'avère donc la racine et le moteur de la connaissance, de l'invention, de la création, non seulement de toute connaissance nouvelle dans sa singularité, mais aussi du développement de la connaissance dans son ensemble sociohistorique comme dans chaque secteur, branche, discipline, filière, etc., de la connaissance. Cette dynamique constitue ainsi un processus sociohistorique accélérant, ou du moins le devrait-il, le mouvement de translation d'états de moins de connaissances à plus de connaissances, de connaissances moins complexes à plus complexes, de connaissances moins englobantes à plus englobantes, etc.

Il faut de plus retenir que la critique, comme force motrice tout au long de l'histoire de la progression de la connaissance humaine et scientifique, doit également toujours être active dans chacune des dimensions ou composantes du travail de questionnement, de recherche, de construction (idéation/conception) et de formalisation de la connaissance. Cependant, elle n'a pas dans ces différentes composantes la même portée. En effet, Bourdieu et ses collègues Chamboredon et Passeron soulignent que « la hiérarchie épistémologique des actes scientifiques [...] subordonne le constat à la construction et la construction à la rupture » (1968, 31). Car elle relève d'un « ordre logique des actes épistémologiques, rupture, construction, épreuve des faits, qui ne se réduit jamais à l'ordre chronologique des opérations concrètes de la recherche » (*Ibid.*, p. 89). Ignorer cet ordre logique (« rupture, construction, constat ») ou en escamoter une de ses étapes entraîne des dangers (erreurs) épistémologiques : « l'expérimentation vaut ce que vaut la construction qu'elle met à l'épreuve et la valeur heuristique et probatoire d'une construction est fonction du degré auquel elle a permis de rompre avec les apparences » (*Ibid.*, p. 90).

La critique est et doit être toujours présente, aux aguets, active, présente tout au long de la chaîne de production et de construction de la connaissance valable. L'épistémologie est donc aussi toujours présente, active et vigilante. Elle est une *praxis* dont la vigilance et le contrôle animent tout le travail scientifique (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968, 27-31 et 109-113).

1.4 La critique et la construction de la connaissance scientifiquement et humainement valable : une définition de l'épistémologie

Dans *L'épistémologie et ses variétés*, Jean Piaget définit dans un premier temps l'épistémologie comme « l'étude de la constitution [conditions d'accession et conditions proprement constitutives] des connaissances valables » (1967, p. 6). Il ajoute à la page suivante que

l'épistémologie est « l'étude du passage des états de moindre connaissance aux états de connaissance plus poussée ». Ceci implique un certain nombre de choses fondamentales : d'abord que dans cette approche épistémologique rien n'est assuré, tout est à faire et à refaire, qu'il faut construire une façon de regarder (étudier-analyser) le réel comme l'idéal et un mode de structuration de la pensée analytique et de sa formalisation en discours raisonné et raisonnant. Puis il faut garder en mémoire que cette approche s'inscrit dans des histoires et des généalogies portant à la fois sur les processus constitutifs du réel et sur les discours sur celui-ci, mais en même temps elle fait surgir une/des diachronie/s, coupure/s, rupture/s et que tout cela débouche sur d'autres possibilités. Ensuite, il faut réaliser que la validité des connaissances n'est pas un en-soi naturel, qu'elle est à cristalliser à travers un jugement et un positionnement, qu'elle a un aspect normatif et évaluatif et qu'elle émerge à travers une/des discussion/s, un/des débat/s, voire une/des polémiques, comme Bachelard (1966) et Bourdieu (1998) l'on déjà fait remarquer. Finalement, il faut retenir que cela implique de quitter l'ici pour aller ailleurs, d'aller du moindre au plus poussé et donc de sans cesse progresser dans l'appréhension du monde et de l'existence, de formaliser celle-ci en concepts et théories pour constamment agrandir la conscience et la connaissance. Cela implique que la connaissance valable n'est jamais achevée et que le caractère (contenu) de validité, de la valeur scientifique des discours constitutifs de la science reste toujours à définir, à redéfinir et à prouver.

2. La critique, moteur du développement de la connaissance valable tout au long de l'histoire des sciences

Rappeler que la critique a eu une incidence structurante tout au long de l'évolution des sciences, qu'elle a conduit à établir de nouvelles connaissances, à cristalliser des façons différentes de regarder, d'étudier et d'analyser, à initier et à mener d'après débats et luttes pour construire de nouveaux objets scientifiquement valables, qui ouvrent des pans nouveaux et entiers du connaître, du comprendre et du savoir nous renvoie à toute l'histoire du développement de la connaissance et surtout de la science. Il nous suffit ici d'évoquer le travail patient et fort pertinent de nombreux historiens sur les progrès de la connaissance et des sciences, car il nous serait ici impossible, compte tenu de l'espace disponible, de faire cette histoire de manière un tant soit peu exhaustive. Toutefois, afin d'illustrer le propos, nous empruntons à Bourdieu et ses collègues (1968, p. 60) le terme de « coup d'état théorique ». À ce propos, ils font référence aux éléments suivants : l'idée de Durkheim de « considérer les faits sociaux comme des choses » ; le travail de Galilée constituant l'objet de la physique moderne et une vision révolutionnaire du système solaire ; la proposition de Ferdinand De Saussure de distinguer la langue et la parole donnant ainsi à la linguistique son objet propre. Nombre de « coups d'état théorique » jalonnent cette histoire, que nous devons entre autres à Descartes, Newton, Kant, Lavoisier, Einstein, etc.

3. La dialectique critique-épistémologie dans le développement des sciences sociales et humaines

L'interaction entre la critique et l'épistémologie fut et demeure fondamentale et structurante dans le développement des sciences sociales et humaines. Mais, contrairement aux sciences naturelles, quelquefois dites « dures », marquer leur indépendance face à leurs objets est loin d'être aussi « naturel » pour les sciences sociales et humaines. Bien que s'étant inscrites dans le cadre de l'ouverture de la pensée résultant de l'émergence des sciences « naturelles » modernes (mathématiques, sciences physiques, chimie, astronomie, biologie, etc.) telles que nous en héritons, les sciences sociales et humaines se sont détachées de la philosophie sociale relativement tôt et sont devenues spécifiques face aux modèles de conception du réel émanant des nouvelles sciences naturelles. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, s'intéresser aux actions humaines et sociales tout en tentant de respecter le principe méthodologique et épistémologique de concevoir celles-ci comme des faits, non seulement sociaux mais également et surtout aussi objectifs que des choses, ne fut pas une chose facile et demeure très ardu.

L'effet épistémologique de « l'enracinement social du sociologue » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968, p. 107-109) ou du chercheur en sciences sociales et humaines tient au fait qu'il est un sujet social, un être socialisé dans une société, dans une dynamique sociale, dans une/des réalité/s constituée/s de sens, qu'il est façonné par des acquis non seulement matériels mais aussi immatériels, des idées, des valeurs, des idéologies, des goûts culinaires, des normalités de tout genre, culturelles, linguistiques, constituant un environnement général ayant déterminé ce que fut et ce qu'est sa socialisation comme sujet pensant. Il en va également de même de l'appartenance à la classe sociale d'où émerge le/la chercheur/e, comme de l'appartenance et/ou de la

participation à des groupes sociaux de travail, culturels, religieux, etc. Bref, il s'agit toujours d'un objet et/ou d'une objectivité déjà marquée de sens, de subjectivité(s), mais il s'agit de fait de subjectivités objectivées par et dans des institutions, des structures, des organisations. Les « choses » de ces sciences sont des faits sociaux, mais ces derniers objectivent sociohistoriquement des subjectivités en opposition. De fait, les objets de ces sciences sont toujours non seulement des champs de luttes, mais aussi des enjeux de luttes faisant partie de ces confrontations, dans lesquelles les chercheurs en sciences sociales et humaines jouent un rôle qui est loin d'être négligeable, qu'ils le veuillent ou non (Bourdieu, 1998, p. 21-22).

Il en est ainsi parce que la logique de la recherche, quand elle est animée par la dialectique critique/épistémologie, exige de comprendre et de « dépasser » les oppositions sociales en cours et demandant explication et réponse pour remonter aux racines (causes) des problématiques vécues. Il s'agit donc d'en faire la généalogie explicative, et elles seules (racines et causes) permettent de vraiment comprendre ce qu'est actuellement la réalité et ce qui y fait problème. Il en est ainsi parce que leur raison sociohistorique d'être est de comprendre le monde, y compris, « à commencer par » (Bourdieu, 1998, p. 28) le pouvoir. Qu'elles le veuillent ou non, les sciences sociales et humaines sont inscrites dans le cadre des rapports sociaux et donc aussi des rapports de pouvoir. Et, si elles sont pratiquées dans le cadre de la logique dialectique critique/épistémologie axée sur la recherche d'une perception/conception historico-généalogique explicative de la réalité, elles conduisent forcément à dévoiler ce qui est caché, masqué, censuré, ce qui est refoulé dans l'indicible et l'infaisable, ce qui est d'emblée considéré comme normal, comme vrai, comme la réalité, malgré que cela soit proclamé, voire imposé à travers la publicisation par les médias de masse et les relations publiques entrepreneuriales. Il n'est donc pas étonnant qu'en général les dévoilements majeurs par ces sciences entraînent immédiatement

un important travail de « critique rétrograde », et ajoute Bourdieu, « qui a pour lui tout l'ordre social [...] et qui vise à recouvrir ce qui [est] découvert » (1998, p. 24).

Ces sciences, comme d'ailleurs — mais à des degrés divers et par des modes différents — les sciences dites naturelles/dures, sont fortement « invitées » par une panoplie de moyens (financiers (subventions, contrats...), hiérarchies académiques, administratives ...) à servir à terme les intérêts du pouvoir dans l'une ou l'autre de ses dimensions.

4. La dialectique critique-épistémologie dans le contexte de mondialisation/marchandisation de TOUT

La structuration de la connaissance par la dialectique critique-épistémologie est plus déterminante que jamais dans le contexte post-moderne néolibéral actuel, car celui-ci est caractérisé par un processus très avancé de sur-détermination (subsumption) de l'humain, du social, de la vie en général. Dans cette réalité, le capitalisme revendique de tout s'approprier en imposant une marchandisation généralisée de tout et un mode (régime d'accumulation) spéculatif et ultra-centralisateur d'accumulation de la valeur économique formée (la cristallisation financière de la valeur économique) conduisant à un appauvrissement généralisé des non-possédants (l'appropriation privée de la valeur formée). Il y a totalisation de l'exploitation capitaliste de tout : la nature, la vie, l'existence humaine... Mais, ce faisant, le capitalisme « produit » aussi le sujet humain comme un opposant radical, son envers dialectique. Il y a un match à finir entre le sujet humain et le rapport social capitaliste (Lacroix, 1998). Alors, pour le capitalisme, il faut absolument qu'il y ait totalisation de l'aliénation. On saisit ici le sens profond de l'INA [There is no alternative] de la dame de fer de Grande Bretagne, Margaret Thatcher.

Avec la société néolibérale *globalitaire*, nous ne sommes donc pas dans une société de l'information et du savoir, comme plusieurs l'affirment, mais dans une société de totalisation de l'aliénation, ce qui est réalisé par une idéologisation généralisée, systémisée et totalitaire. Rien n'y échappe, ni la science ni l'université ni les arts ni la connaissance, la vie en général et toute la nature y sont intégrées. Dans ce contexte, la science et l'enseignement en général, l'Université particulièrement, deviennent l'« objet » d'un contrôle gestionnaire et financier de plus en plus déterminant, et d'un contrôle serré de la pensée et de la conception de ce qu'est le monde, la vie, l'existence, de ce qu'il est acceptable (je ne dis pas valable) de penser, et surtout de dire.

Dans une telle « dynamique » de sujétion, on oblitère de plus en plus rapidement tout ce qui ressemble à de la critique et donc la structuration par cette dernière de la production/progression de la connaissance. Il n'y a plus de place pour la rupture épistémologique. Il s'agit de dissoudre la capacité, la tendance, ontologique-anthropologique-sociale-politique du sujet humain à être, comme être constamment en advenir, autre que ce qu'il est présentement et était hier. Nous sommes entrés dans l'ère du confinement du sujet humain à l'illusion de faire « consciemment » (libre arbitre, liberté) un/des « choix » et de se « distinguer », de se « spécifier », tout en s'homogénéisant dans le maelstrom de la consommation de masse. C'est l'ère de l'hyperindividualisme où on essaie par tous les moyens de nous faire oublier que l'individualisme hypertrophié n'est pas l'individuation, ni l'individualité vraies et que nous ne sommes plus que d'infimes particules se pensant libres dans le magma sans colonne vertébrale qu'est l'opinion publique constituée par la masse des individus se contentant de voter et s'imaginant exprimer leur individualité immédiate en « twittant » et/ou « facebookant » leurs sentiments du moment. Pourtant, ils sont légions à penser et à dire, voire à proclamer que cela est de **la** communication, même de **la** communication-information supérieure. Manifestement, il y a un sérieux problème de validité scientifique du discours dit scientifique. Assurément, on est loin d'une dialectique

critique-épistémologie. On serait plutôt dans une pensée fonctionnaliste unidirectionnelle prédéterminée et animée par un déterminisme technologique aveugle et une fascination technologique débridée. On sait à quoi cela sert dans le rapport social de pouvoir.

5. La communication et les études sur la communication dans ce processus de subsomption

La communication et les études sur la communication/information participent stratégiquement du processus de subsomption du sujet pensant, dont il a été question plus haut, quand elles oublient leur devoir de favoriser l'échange intersubjectif visant la progression de la conscience et de la connaissance et leur tâche heuristique de produire de la connaissance scientifique valable par et pour le sujet pensant.

Dans cette dynamique de mondialisation/marchandisation systémique et totalitaire (Lacroix, 1998), la communication-information généralisée qui submerge de plus en plus la société (Miège, 1989) constitue un rouage central et de plus en plus important d'aliénation. Cette communication qui s'imisce dans toutes les activités humaines et sociales tend à se faire unidirectionnelle et à viser non pas la conscience de celui ou de ceux à qui elle est destinée, mais la contrainte de leur conscience, leur programmation et leur aliénation. De fait, son objectif est la mise en action-réaction cybernétique, systémique, de la conscience et de l'agir du sujet pensant. Et quand cette communication a l'apparence de la bidirectionnalité, elle se révèle dans les faits un échange plus ou moins significatif où le signifié se réduit à l'échange de signes déjà construits et imposés, comme les codes informatiques qui, sous-tendant l'opérativité personnalisée du clic, donne l'impression qu'on fait/choisit soi-même, signes qui interagissent avec les signes eux aussi déjà

codés de l'économique, de la politique, du loisir-divertissement (*l'entertainment*), de la marchandise, de l'argent, du pouvoir, etc., et qui en décuplent l'efficacité. L'ensemble de ces « échanges » de signaux enferme les sujets humains dans une boucle systémique de rétroactions qui meuble le temps de paroleries et comble les vides de la vie quotidienne, tout en faisant illusion sur la réalité véritable du « social » qu'on proclame que ces « échanges » sont (Lacroix, 2008, p. 197-200).

En guise de conclusion : Le rôle idéologique du syntagme « société de l'information »

C'est ici qu'on saisit toute l'importance du clivage entre, d'une part, une société « conquise » par la communication parce qu'elle est envahie par celle-ci, et d'autre part, une société qui met la communication-information au cœur de sa *praxis* de discussion (esthétique), de débat, donc au centre de sa démocratie en *praxis* (dialectique de la pensée et de la pratique). Il pourrait donc, il devrait y avoir une communication-information autre que celle que nous subissons actuellement. Cela est non seulement possible, mais déjà des humains ont battu ces sentiers. Le montre l'utilisation, par les protagonistes du *printemps arabe* récent en Afrique du Nord, des moyens de communications les plus récents pour se mobiliser et faire surgir leur voix à la face des pouvoirs auxquels ils s'opposaient et à ceux du monde entier. L'indique hors de tout doute le même usage qu'en firent, dans le *printemps érable*, entre autres par le Carré Rouge, les étudiants québécois pour signifier à la face de la société québécoise et du monde entier qu'il y avait une profonde injustice sociale et que le temps était venu pour que cela cesse. Ce qui rappelle que ce n'est pas la

technique communicationnelle en soi qui donne sens à la pratique sociale mais le contenu des messages, des échanges, et l'intention à partir de laquelle toute cette communication est faite.

Par contre, s'est déjà affirmé depuis un certain temps un social dans une apparence de « société de l'information », mais qui dans les faits est submergé et subsumé par toute cette communication-information aliénée-aliénante systémiste et totalitaire. Quand on promulgue que cette apparence d'être du social est incontournableement la réalité, qu'on répète et diffuse en permanence cet à-paraître à normaliser et à valoriser, on ne fait que recouvrir la réalité réelle d'un voile mystificateur. Et cette re-présentation ne peut en aucun cas servir de base à la compréhension du social, très spécifiquement parce qu'elle a une autre finalité, celle d'instrumentaliser le social. On est alors placé devant une idéologie, un positionnement subjectif sur et dans le réel en devenir, qui a un rôle absolument non-innocent dans le rapport social de pouvoir. Cette re-présentation tend en effet à travestir la réalité, à la parer d'un vernis, d'un à-paraître, dont le mandat est de cacher ou de faire oublier ce qu'elle est concrètement. Mais pour que l'enduit prenne et éblouisse, soit d'emblée accepté et efficace, il a lui-même besoin de recevoir une couche supplémentaire de vernis qui lui donnera encore plus de lustre, de « vérité » apparente. Il faut que cette idéologie soit elle aussi un à-paraître comme nécessairement vrai, neutre, non idéologique, objectif et objectivé, expert, incontournable. C'est là la fonction de l'idéologie de la scientificité (Habermas, 2000), qui est toujours une « scientificisation » usurpant une part de plus en plus large de la vérité dans l'éventail des conceptions du monde et de la réalité, telles les idéologies promouvant le syntagme de « société de l'information » ou proclamant une avancée démocratique par le « twit » à tout vent, à tout propos et à tout instant selon son humeur du moment, et le chouchoutage obnubilé et obnubilant du « facebookage » pour son apparence de permettre d'être ami avec toute le monde, etc.

Toutes ces réalités fort questionnables, surtout face aux termes par lesquels on les qualifie afin de leur donner un statut de réalité proclamée et « scientificisée », exigent que nous terminions en remettant l'accent sur la conséquence épistémologique de succomber à l'apparence de la réalité et de ne pas réaliser une rupture épistémologique avec les discours qui l'idéologisent. En versant dans des conceptions faussées, idéologisées, idéalisées ou utopisées, les re-présentations, y compris scientifiques ou qui en ont la prétention, ajoutent au côté aliéné-aliénant de la réalité questionnée en étant elles-mêmes des aliénations. Elles constituent en quelque sorte des aliénations d'aliénations. Non seulement sont-elles fausses dans leur prétention, mais elles deviennent des obstacles épistémologiques à la compréhension de la réalité encore plus coriaces à abattre, grâce au lustre de la « scientificité ». S'ouvre ainsi la perspective rétrograde, pour reprendre Bourdieu (1998), mais surtout assez désolante de la mise à contribution de la science (son instrumentalisation) à la totalisation de l'aliénation.

Bibliographie

Bachelard, G., 1966 [1940], *La philosophie du non*. Paris, PUF.

Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C. et Passeron, J.-C. (1968). *Le métier de sociologue*. Paris : Mouton/Bordas.

Bourdieu, P. (1998) [1984]. *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Habermas, J. (2000) [1968]. *La technique et la science comme «idéologie»*. Paris : Gallimard.

Lacroix, J.-G. (2008). Que cache l'idéologie de la société de l'information ? Dans George, E. et Granjon, F. (dirs.), *Critique de la société de l'information* (189-202). Paris, L'Harmattan.

Lacroix, J.-G. (1998). Sociologie et transition millénariste : entre l'irraison totalitaire du capitalisme et la possibilité-nécessité de la 'conscientivité', *Cahiers de recherche sociologique*, 30, 79-146.

Miège, B. (1989). *La société conquise par la communication*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Piaget, J. (1967). *Logique et connaissance scientifique*. Paris : Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade.